

NICOLE PROVENCE

# L'impossible *aveu*

roman



LES ÉDITIONS JCL 

L'impossible  
*aveu*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Provence, Nicole, 1948- , auteur  
L'impossible aveu / Nicole Provence  
ISBN 978-2-89431-615-3

I. Titre.  
PQ2716.R68I46 2018 843'.92 C2017-942448-3

© 2018 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Maxime Bigras

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM

librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS/TRANSAT

asdel.ch



*Suivez Les éditions JCL sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

NICOLE PROVENCE

L'impossible  
*aveu*



LES ÉDITIONS JCL

De la même auteure  
aux Éditions JCL

*Le secret d'Aiglantine*, 2016

*La corde du pendu*, 2017

*Une promesse si fragile*, 2017

*Toujours garder l'espoir.  
L'enfant perdu regardera un jour  
au fond de son cœur et reviendra.*



# 1

*Lyon, décembre 1869*

Noël approchait. Le froid était toujours aussi vif, mais la neige n'encombrait plus les trottoirs. Dans les masures délabrées à la périphérie de la ville, les familles se regroupaient dans l'unique pièce qui servait de chambre à coucher et de pièce à vivre. Ils se serraient les uns contre les autres pour lutter contre le froid. La soupe cuisait lentement sur un vieux poêle alimenté de morceaux de bois que les enfants récupéraient dans les maisons abandonnées des vieux quartiers. Certaines de ces demeures avaient été détruites par le feu, conséquence des cheminées mal entretenues dont le conduit s'enflammait. L'incendie se propageait alors aux autres maisons. Une fois les habitants partis en hâte et relogés, les ruines étaient la proie du pillage. Tout était bon à récupérer.

Ce matin-là, comme à l'accoutumée, Blaise, un gamin d'une dizaine d'années, s'acquittait de sa corvée journalière de ramassage de bois qui lui rapportait quelques sous, parfois une carafe de soupe ou un quignon de pain rassis. Quand les gens étaient plus généreux, il emportait un reste de carcasse de poulet encore charnu qu'on jugeait trop bon pour le donner aux chiens et qu'il partageait avec Anne, sa mère.

Il n'avait jamais connu son père et n'avait jamais posé de questions. Quand il voyait les hommes autour de lui, avinés ou

fainéants, souvent des brutes épaisses, il se disait qu'il avait une sacrée chance d'avoir échappé à une telle autorité. L'homme de la famille, c'était lui.

Satisfait de sa récupération, il déposa trois gros morceaux de poutres presque indemnes, prélevées sur une mesure effondrée, devant la porte de son voisin, Raoul. Plutôt généreux, l'homme les avait pris tous deux sous sa protection, sa mère et lui, en leur laissant l'usage de deux pièces qu'il n'utilisait pas. En échange, Anne s'occupait de son linge et, profitant du savon qu'il fournissait généreusement, lavait le leur par la même occasion. Une fois par semaine, elle organisait un grand nettoyage qu'elle faisait durer pour rester au chaud plus longtemps. Quand Blaise voyait le bon regard de Raoul sur sa mère, il se disait qu'avec lui, il tenterait bien l'expérience d'un père par procuration, mais il n'était pas pressé.

Sa tâche accomplie, il se livra à son passe-temps favori, la recherche de tout ce qu'il pourrait troquer pour améliorer leur quotidien. Alors qu'il courait le long de la Saône en compagnie de son chien Vagabond, un autre misérable abandonné, un autre protégé de Raoul, il fut intrigué par une longue forme coincée dans les racines d'un arbre qui se plongeait dans le fleuve. La moitié du paquet flottait. Il descendit prudemment sur la terre gelée pour l'examiner de plus près, en se réjouissant par avance de ce que le hasard lui offrirait.

Il comprit vite de quoi il s'agissait et fit la grimace. Un cadavre ! Un homme, apparemment, dont il ne voyait que le dos. Raide mort... De froid, mais aussi à cause de la grosse blessure que son crâne présentait. Il se pencha et examina la plaie, un trou rempli d'une bouillie noire plutôt écœurante. Il regarda autour de lui, espérant en vain une aide providentielle. Assuré que le macchabée ne se sauverait pas ni qu'il serait emporté par le courant, le

gone remonta sur le terre-plein, ordonna à Vagabond de l'attendre et retourna sur ses pas en courant pour alerter Raoul Boucher, qui n'était pas boucher, mais sergent de ville, c'est-à-dire policier. Plutôt intrigué, Raoul se rendit aussitôt sur place, accompagné du gamin qui ne voulait pas en perdre une miette. Raoul était un costaud. Il tira le cadavre hors de l'eau et le retourna.

— De Dieu, Blaise, c'est Séraphin!

— C'est qui, Séraphin? demanda le garçon.

— Celui qui travaille la nuit dans la prison Saint-Paul. Je le connais bien, on discute toujours un coup quand je rentre chez moi et que lui arrive prendre son tour de surveillance.

— C'est un policier?

— Mais non, juste un gardien. Chaque soir, il distribue aux prisonniers de la nourriture tellement mauvaise que ton chien n'en voudrait pas. Mais, s'ils peuvent payer, ils ont droit à du bien meilleur. Surtout, il les surveille de près de crainte que l'un d'eux ne se pendre avant d'être exécuté, motivé par sa peur bleue de la guillotine!

La main tendue comme un tranchoir, il l'abattit doucement derrière le cou du gamin.

— Comme ça!

Il soupira et pensa tout haut :

— Mais qu'est-ce qu'il fichait par ici?

Blaise éclata de rire.

— À mon avis, il était soûl comme cochon et il est tombé dans la flotte.

— Non, il ne buvait pas.

Il réfléchit.

— C'est vrai que, ces deux derniers jours, je ne l'avais pas rencontré. Mais, ma foi, j'ai pensé qu'il était déjà dans les souterrains en train de surveiller ses condamnés. Bon ! va falloir que je le signale... Maintenant que j'y pense, il s'est passé quelque chose de grave à la prison. Je ne sais pas quoi, ils n'ont rien voulu dire, mais ça a fait du remue-ménage. À mon avis, y a eu des remontées de bretelles et c'est venu jusqu'au préfet. Et puis, comme pour tout le reste, c'est retombé dans l'oubli. À croire que c'était quelque chose dont il ne fallait pas se vanter...

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? Si tu le connais, tu sais où il habite !

Le policier se gratta la tête.

— Ben non, justement. Il n'avait pas de femme et il n'était pas d'ici. Je ne connais même pas son nom de famille. Pour moi, c'était Séraphin, c'est tout. Je vais le signaler au dépôt et ils se débrouilleront avec.

Le cadavre tiré sur l'herbe blanchie de givre, le policier l'examina avec curiosité. Séraphin n'avait pas été étranglé, même si sa peau était bleuie par le froid glacial qui sévissait. Il n'osa pas fouiller les poches de sa vareuse, qui était presque gelée. Ce serait le travail de ses camarades. Quant à savoir ce qu'ils feraient du corps, ce n'était pas son problème.

— Tu peux rester à côté de lui. T'as pas peur des morts ? Faudrait pas que des chiens lui entament le cuir !

Blaise haussa les épaules, fier de se voir confier une tâche, surtout par un policier de la ville. Il en tirerait bien un avantage un jour ou l'autre.

— Je ne risque rien, c'est pas lui qui va me faire du mal. Je me méfie davantage des vivants. Quant aux chiens, Vagabond saura les tenir à distance. Vas-y, mais faut pas que ça dure trop longtemps. Il fait pas chaud, ici !

Blaise resta debout près du cadavre à danser un peu sur place pour ne pas se laisser gagner par le froid, qui s'était fait plus mordant. Sa curiosité fut plus forte que celle de Raoul. Du bout des doigts, il tira sur le haut de la chemise imprégnée d'eau vaseuse et découvrit une chaîne grise, en argent certainement, à laquelle pendait une médaille à l'effigie d'un saint qu'il ne connaissait pas. En promenant un regard alentour, il se dit que s'il ne la prenait pas, d'autres s'en chargeraient et que, de toute façon, le mort n'en aurait plus l'usage. Il ne lui fallut que quelques secondes pour détacher la chaîne du cou du cadavre.

Sa main alla fouiller les poches de la veste ; un objet dur rencontra ses doigts, qu'il saisit. C'était une grosse clé. Blaise hésita. Était-ce la clé de la porte de sa maison ? Raoul avait certifié qu'il vivait seul. Déjà, le gamin pensait à ce qu'il pourrait récupérer avant que le propriétaire ne la loue à quelqu'un d'autre. Après tout, il ne léserait personne ! Restait à savoir où ce Séraphin logeait ; seul Raoul pourrait le renseigner.

La clé et la chaîne glissèrent dans sa poche. Aujourd'hui, sa récolte n'aurait pas été dérisoire.



## 2

*Charbonnières, été 1872*

Des cris de jubilation lui parvenaient par la fenêtre ouverte. Louise quitta le fauteuil et aperçut au loin la silhouette de son fils Aurélien qui, monté sur Cybelle, sa jument, galopait à vive allure. Presque debout sur les étriers, le visage au vent et les cheveux épars, il dirigeait sa monture avec fermeté, lui imposant un rythme de plus en plus rapide ; il l'encourageait de la voix. C'était ainsi qu'il aimait regagner le domaine de Charbonnières après une folle équipée dans les bois environnants, tel un victorieux soldat de retour d'une bataille.

Louise sourit, toujours conquise à sa vue, mais inquiète comme chaque fois qu'il partait chevaucher. Ses adversaires n'avaient été que d'épais buissons, troncs d'arbres abattus, ruisseaux et petites collines, mais Aurélien les franchissait avec audace, inconscient des dangers qu'il courait. Du moins, c'était ce qu'elle supposait.

En franchissant la haute grille en fer forgé qui protégeait la belle propriété baptisée La Grande Maison, le jeune cavalier mit sa monture au pas. Apercevant sa mère qui lui adressait un signe de la main, il changea de direction et s'avança jusqu'au perron.

Illuminée par le soleil, la grande résidence de Julien de la Roche-Drieux se dressait, magnifique et solide, au milieu d'un immense domaine arboré de multiples essences dont quelques résineux,

d'arbustes fleuris et de divers parterres colorés selon les saisons. Les bois qui l'entouraient l'enfermaient comme dans une coque et le protégeaient de la curiosité du passant qui se fût hasardé aussi loin du village. Les invités étaient accueillis au pied d'un majestueux escalier avant de traverser une terrasse abondamment fleurie qui conduisait à l'intérieur. Les murs en pierre de taille, percés de six fenêtres au premier étage et d'autres plus petites sous les combles, s'abritaient sous un toit d'ardoises qui conférait à l'édifice l'aspect d'une résidence de bonne bourgeoisie. Au fond du parc, trois cèdres formaient un îlot de verdure où Louise se réfugiait autrefois lors des grandes chaleurs. Elle s'y rendait souvent, mais jamais en présence d'Aurélien.

Les yeux brillants et le front en sueur, le garçon lui adressa un sourire. Il avait perdu sa casquette, sans doute arrachée par quelque branche basse, et une de ses manches présentait un accroc ; la boue recouvrait ses bottes. La robe humide de sa monture brillait sous le soleil. Le cavalier n'avait pas ménagé l'animal, qui renâclait ; de grands frissons ridaient sa peau par vagues. En voyant sa mère froncer les sourcils devant le tableau, il éclata de rire.

— Ce n'est rien, chère maman, ma casquette profitera à d'autres. Et puis, elle commençait à devenir trop petite. Le temps de ramener Cybelle à l'écurie, de la confier à Anselme, puis de me rafraîchir, je viens vous embrasser !

Louise s'épanouit. Comme toujours, son cœur fondit d'amour pour celui qui avait inoculé à sa vie un bonheur parfait. Aurélien était devenu un jeune homme. À bientôt quinze ans, il dépassait sa mère d'une bonne tête. De Julien, son père, il arborait la chevelure souple et brune, ainsi que l'aisance naturelle, un trait commun à tous les hommes de la famille. Son grand-père Hugues de la Roche-Drieux, un des plus importants soyeux de la ville de Lyon,

conservait malgré la septantaine passée un corps droit allié à un port de tête un peu hautain, mais non méprisant. La gestion de son commerce de soie, qui s'étendait jusque dans les pays étrangers, l'avait obligé à n'afficher aucune faiblesse. Il était rude en affaires, mais humain avec ses ouvriers, hommes ou femmes, ou même les enfants, parfois, qui œuvraient à sa réussite dans les grands ateliers de la Croix-Rousse.

Son fils Julien avait pris la relève pour le tissage sur métiers Jacquard, dont plusieurs avaient été installés dans les ateliers aux hauts plafonds du quartier des canuts. À sa grande satisfaction, Aurélien, son petit-fils, commençait à s'investir dans l'entreprise malgré son jeune âge ; il portait une attention particulière aux teintures qui transformaient un coupon de soie en une vague lumineuse et colorée.

Néanmoins, les événements n'étaient pas sans mettre à mal sa sérénité. L'échec de la guerre avec la Prusse, le krach boursier qui menaçait et la Grande Dépression<sup>1</sup> qui commençait à déferler dans le monde, tout cela annonçait des jours difficiles. Les soieries La Roche-Drioux dégageaient encore de confortables bénéfices, mais Hugues sentait qu'il lui faudrait s'ouvrir à d'autres marchés. La soie importée d'Asie devenait de plus en plus chère, cependant qu'une nouvelle mode s'imposait chez les femmes qui, lasses des tons de soie unis, désiraient à présent des robes aux motifs imprimés. Dans la ville de Lyon, la teinture sur tissu prenait chaque jour le pas sur le travail en relief des soies traitées sur les métiers Jacquard. Plusieurs laboratoires se créaient et se lançaient dans la course aux couleurs, surtout pour en assurer la qualité et la

---

1. La Grande Dépression de 1873 à 1896 ; crise économique mondiale de grande ampleur.

stabilité sur la soie. S'il ne voulait pas laisser périlcliter ses entreprises, l'homme d'affaires devait impérieusement se tourner vers d'autres débouchés plus prometteurs.

Mathieu Vallon, chimiste de son métier, qui travaillait à la composition de teintures destinées en grande partie aux soies des usines La Roche-Drieux, lui avait suggéré d'investir du côté des tissus de coton, qui donnaient aux tailleurs l'opportunité de proposer à la petite bourgeoisie une gamme de vêtements plus abordables.

Hugues de la Roche-Drieux était un homme d'avant-garde ; il faisait confiance à son intuition. Le mariage de Vallon avec sa petite-fille Aiglantine en avait fait un membre apprécié de sa famille. En ces temps de crise, mieux valait ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Une de ses usines de velours de soie uni noir fermant ses portes, il investit dans le tissage et la teinture du coton. Des imprimés jaillirent sur les cotonnades et ses dérivés, ravissant les femmes qui recherchaient des robes plus légères à motifs variés.

Aurélien évoluait dans ce petit monde, sans souci pour son avenir. Il ne manquait pas, lors de ses passages à Lyon, de rendre visite à sa grand-mère Gabrielle. Tout le temps qu'il était en sa présence, l'aïeule le couvait du regard ; par l'affection dont elle le gratifiait, elle le disputait à Louise, presque jalouse des liens qui les unissaient. Elle se mêlait peu des affaires des La Roche-Drieux préférant passer ses journées avec les autres dames de la société lyonnaise. Cependant, autant que possible, elle évitait Aiglantine, refusant de se souvenir qu'elle lui devait beaucoup. Dans son esprit, l'épouse de Mathieu Vallon restait toujours la dame de compagnie de sa belle-fille Louise.

Aurélien s'empressa de filer dans sa chambre pour se rafraîchir et changer de tenue. Dès son arrivée, Toinette, la servante, avait

rempli d'eau une profonde bassine de porcelaine gardée tiède sur une plaque de la cuisinière située dans une aile du rez-de-chaussée. Ce fut avec délice que le garçon procéda à une rapide toilette. Il revêtit un pantalon souple et une chemise de lin brodé qu'il agrémenta d'un foulard de soie blanche. Un coup de peigne disciplina ses cheveux. Il scruta son reflet dans le miroir ; ses yeux sombres parcoururent le visage qui lui faisait face ; d'un doigt, il souligna l'arête de son nez droit et le contour de sa bouche. Sa mère le trouvait beau. Il fronça les sourcils et, satisfait de son image, se sourit.

Comme souvent, il ne manqua pas de jeter un regard vers une photo qui trônait sur une étagère de sa bibliothèque, presque une photo de famille. Assise sur le sofa du salon, Louise posait en compagnie d'Aiglantine, une femme sensiblement du même âge, qui avait rempli auprès de lui les fonctions de nourrice et qui était devenue au fil des années une des meilleures amies de sa mère. Aurélien était assis entre elles. Sur les genoux de la jeune femme, il reconnaissait Iris, son bébé, pour qui il éprouvait une étrange affection. Debout près de leur épouse respective, Julien de la Roche-Drieux avait posé sa main sur l'épaule de Louise, alors que Mathieu Vallon entourait le cou d'Aiglantine.

Tout au long de son enfance, qui s'était déroulée en pays étranger avec de brefs séjours dans la belle maison de Charbonnières, Louise n'avait pas manqué de lui parler souvent d'Aiglantine et de souligner son admirable dévouement, jusqu'au jour où, au retour d'un long séjour en Chine, il l'avait enfin rencontrée. Depuis, elle était une familière de la famille.

Il n'était pas rare que Louise reçoive Aiglantine et sa délicieuse enfant à Charbonnières. Alors que la petite Iris aux yeux violets, couleur des fleurs des jardins, était confiée à la surveillance de la gouvernante, en se tenant affectueusement par la taille, les deux

femmes se promenaient et se confiaient des secrets que seules de rares personnes connaissaient. L'un d'eux, le plus important et le mieux gardé, concernait Aurélien lui-même.

Le garçon n'avait conservé que très peu de souvenirs de son enfance auprès de sa nourrice. En revanche, ces dernières années, il s'était attaché à elle et il la considérait désormais comme une tante, alors qu'il n'en avait aucune et s'en désolait. Tout naturellement, la petite Iris, qui lui vouait une admiration sans bornes, avait elle aussi pris une place particulière dans son cœur. Il saisit le cadre dans ses mains et, pour la énième fois, examina les personnages un à un. Chacun semblait le regarder, mais c'était dans les yeux des deux femmes qu'il percevait la même lumière, le même bonheur.

Cependant, il savait que sa mère s'impatiait. Il reposa le cadre et alla la retrouver.

Dans le bel appartement situé au cœur de la Croix-Rousse, Aiglantine mit une dernière main à la toilette d'Iris. Depuis sa naissance, deux ans auparavant, chaque jour qui passait la rendait plus heureuse, alors qu'au cours des années précédentes deux terribles révélations avaient bouleversé sa vie au point de lui faire imaginer qu'elle sombrerait à jamais dans la tristesse et les remords.

Elle voulait oublier le cauchemar qui l'avait terrassée lorsqu'elle avait appris que son enfant illégitime, fruit d'un viol odieux, confié dès sa naissance à une famille d'adoption, avait en réalité été accueilli par Julien de la Roche-Drieux sans qu'elle en ait eu connaissance. Louise non plus d'ailleurs. Julien avait secrètement remplacé le corps de leur petite fille mort-née par le bébé d'Aiglantine, qui avait accouché à Charbonnières. Il lui avait même demandé de devenir la nourrice de l'enfant substitué que tous croyaient être

celui de Louise. Et ce n'était que douze ans plus tard que, frappée par la ressemblance d'Aurélien avec son violeur, Aiglantine avait subodoré l'échange. Folle de colère et de chagrin, elle avait forcé Julien à avouer la vérité, qu'avait confirmée avant de mourir la vieille sage-femme qui les avait accouchées toutes deux.

Cette vérité avait éclaboussé le cercle intime de la famille La Roche-Drieux et plongé Aiglantine dans un profond désarroi. Que devait-elle faire ? Reprendre son enfant qui avait vécu loin d'elle douze années, qui avait connu l'aisance dans le foyer de Louise et de Julien, qui poursuivait de bonnes études et se préparait à prendre la suite dans les soieries de sa famille ? Pouvait-elle tout détruire d'un coup ? L'avenir d'Aurélien ne dépendait que d'elle. En même temps, elle était bouleversée par l'immense affection que se vouaient mutuellement l'enfant et sa mère adoptive.

Avec une abnégation dont peu auraient été capables, elle avait fait le sacrifice qu'attendait d'elle la famille La Roche-Drieux. Elle avait renoncé à son fils, à la condition de n'être jamais écartée de sa vie.

Mais la confession de Julien avait donné lieu à une révélation supplémentaire, qui avait imprimé à la vie d'Aiglantine une nouvelle direction. Un autre secret avait été mis au jour, un secret qu'Amélie, sa mère, avait gardé toute sa vie comme une pierre acérée qui lui avait broyé le cœur. Elle était elle-même le fruit de l'amour secret qui avait lié Amélie à Julien dans leur jeunesse, alors qu'elle faisait office de servante chez les La Roche-Drieux.

Pour le coup, tout avait basculé. Julien avait reconnu Aiglantine comme sa fille naturelle et s'était expliqué sur la substitution des bébés. Les parents La Roche-Drieux, d'abord scandalisés, avaient finalement accepté les faits, tant Aurélien comptait pour eux. Ils avaient même fini par adopter Aiglantine, leur véritable petite-fille,





## *Été 1872*

Même si Aiglantine Métailler a trouvé le bonheur auprès de Mathieu Vallon et de leur fillette Iris, elle dissimule toujours un terrible secret. De fait, ses rencontres avec Aurélien, son fils adopté par un couple bien nanti il y a plusieurs années, ravivent une blessure profondément refoulée.

Au fil des jours, une tendre et précieuse amitié se tisse entre les deux mères, jusqu'à ce que la santé de Louise, celle qui a accueilli le garçon, décline rapidement. Celle dont les jours sont désormais comptés souhaite ardemment briser le pacte du silence entourant la naissance d'Aurélien. Aiglantine s'y oppose pour éviter une confrontation douloureuse... mais pour combien de temps encore pourra-t-elle taire la vérité ?

Bientôt, de graves dangers guettent la famille déjà éprouvée : des visiteurs aussi importuns que terrifiants sèment la panique. Mêlé à ces affrontements fâcheux, Aurélien sera témoin d'une tragédie déterminante pour son avenir. Ainsi, le temps est venu pour lui de tracer la nouvelle voie de son destin.

*Nicole Provence a publié huit romans à succès parus en France et au Québec, dont Le Secret d'Aiglantine, La corde du pendu et Une promesse si fragile. Elle reprend ici la plume élégante qu'on lui connaît, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs friands de romans historiques savoureux.*